

Dramaturgie ¹ des mutations

Aperçus d'une résidence d'écriture
à la MC93 (sept 2015/juin 2017)

Daniel Conrod est auteur en résidence à la MC93 depuis septembre 2015 et jusqu'en juin 2017. Les deux textes qui suivent témoignent de cette aventure.

-1- Détournée de son contexte d'origine, une phrase de Paul Celan inspire et soutient cette résidence d'écriture, « Personne ne témoigne pour le témoin. »² Cette phrase qui m'obsède me revient incidemment à l'esprit lors d'une rencontre hasardeuse que je fais avec deux éducateurs de rue dans le centre commercial de Bobigny 2 (centre-ville) un matin d'octobre 2015. Comme l'on se dit très souvent dans l'après-coup, tout ou presque part de là. Préciser cependant que ce qui précède et fonde cette rencontre est l'invitation d'Hortense Archambault à cheminer pour un temps à ses côtés, sous la forme d'une résidence d'écriture dont tout est à inventer, alors qu'elle est sur le point de prendre ses fonctions de directrice de la MC93 et que son projet vise substantiellement à rapprocher celle-ci des habitants de Bobigny et, plus généralement, du 93. Autre chose sans doute m'est revenu à l'esprit en même temps que la phrase de Celan, autre chose qui vient d'ailleurs, d'infiniment plus loin, d'un souci spécifique et intime du soin d'autrui, du soin de l'autre, de tout ce qui concourt non pas au bien-être mais au plus être des individus. C'est en quelque sorte le souci de soi appliqué à autrui. Ce pourrait être une définition de la culture, ce pourrait être l'une des missions, sinon la mission, des lieux de culture. Ce pourrait être une mission de la littérature et de tout travail d'écriture. Chère pensée amie de Michel Foucault dont les derniers séminaires sont tout entiers traversés par cette question du souci de soi (*epimeleia*). Ne pas oublier aussi, ombre portée, la fresque de Piero Della Francesca (*Arezzo*) représentant le songe de Constantin où l'on voit que dorment ou somnolent les veilleurs supposés protéger le repos de l'empereur à la veille d'un combat décisif. Ou encore... cette question du poète Juvénal, « Quis custodiet ipsos custodes? », c'est-à-dire, « Qui veillera sur ces gardiens? » Les rebonds sont infinis jusqu'à la métaphysique.

-2- Comme on le voit plus loin, ce soin d'autrui et/ou des autres est embarqué dans le tohu-bohu des mutations du temps présent et de leurs imprévisibles conséquences. Je les cite en vrac : utilitarisme, consumérisme, obligation de résultats, mise en chiffres et statistiques du réel, injonctions publiques contradictoires, délégitimation de la notion de service public, mise en crise des métiers de l'intermédiation, fonctionnalisme, généralisation massive des pratiques de/du marché, individualisme de masse... Peut-être ici une première réponse - lapidaire, expéditive - à la question de départ. Qui veillera sur ces gardiens? Personne probablement! Il va donc être aussi question de savoir si et comment il est possible de tenir debout, dignement, pleinement, au milieu des tempêtes.

¹ A *Mutations*, j'ai plusieurs fois été tenté de préférer changements qui me semblait plus simple, plus modeste, seulement mutations qui n'est pas un mot particulièrement beau à l'immense avantage d'incorporer l'idée organique de transformation substantielle et c'est ce qui m'importe dans ce projet : essayer d'établir un récit de la transformation.

² Reprise par l'écrivain italien Antonio Tabucchi, cette phrase prend sous sa plume la forme d'une interrogation régulièrement attribuée à Celan, « Qui témoigne pour le témoin? »

résidence

-3- L'atmosphère de la rencontre avec les deux éducateurs évoquée plus haut est enjouée, naturelle. Rien de déprimé ni de déprimant. Presque de la gaieté. Deux jeunes éducateurs de rue en maraude. Ils font leur travail. Ils semblent heureux d'être qui ils sont, d'être ce qu'ils font. Gaëlle Brynholle est avec moi. En charge de l'action culturelle à la MC93, elle les a reconnus de loin. D'où la rencontre. D'où que nous allons droit au but, tu es qui tu fais quoi on devrait se parler... A leur manière, ils sont des travailleurs du soin : ce que les Anglo-Saxons appellent le *care*. Comme les psychologues, comme les conseillers familiaux, comme les orienteurs de toute nature, comme les assistantes sociales, comme nombre de professionnels de l'animation et de la médiation, sinon de l'action culturelle (il faudra vérifier ce que recouvre exactement ce champ du *care*). C'est dans ce mouvement de la pensée que la phrase de Paul Celan me vient à l'esprit.

À côté de la plaque, complètement à côté de la plaque, puisque Celan pensait en l'écrivant aux témoins directs de la Shoah. Si ces deux jeunes gens (rattachés à Vie et Cité, une association de prévention spécialisée opérant sur Bobigny notamment) encore jeunes dans leur métier, s'occupent des jeunes, d'autres jeunes qu'eux, du centre-ville de Bobigny (quartier Karl-Marx), alors qui s'occupe d'eux? Je veux dire, qui s'intéresse à eux aujourd'hui? Étrangement je leur demande s'ils ont des réunions de synthèse, comme si cela me regardait. Je m'y vois déjà. J'y suis déjà. Qui s'intéresse à leur geste, geste physique et trivial, mais aussi geste partiellement héroïque? Une intuition se faufile pour la suite. Un métier, n'importe quel métier, a-t-il une consistance que l'on pourrait décrire minutieusement comme un objet scientifique, ou que l'on devrait célébrer? Me viennent à l'esprit, presque en même temps que la question de Paul Celan, d'autres rencontres balbyniennes récentes avec Fanta Sangaré des Femmes-Relais du quartier de l'Abreuvoir, avec Guylaine Allix de la Maison des Parents du quartier de L'Étoile ou encore les bibliothécaires de Émile-Aillaud. J'en suis au tout début de l'histoire. Un voyage a commencé. Bobigny, ce sont plusieurs quartiers séparés les uns des autres, des modes de vie, des identités peut-être, le Pont de Pierre, l'Étoile, Karl-Marx, L'Abreuvoir, Paul-Éluard... Autant de lieux, des lieux d'ici, disponibles, accessibles, des lieux du réel, des accroches, des ancrages possibles pour moi qui suis un résident hors les murs, la MC93 étant fermée pour cause de travaux et devant le rester pour une longue période recouvrant à peu près la durée de ma résidence. Lieux aussi légitimes qu'un théâtre, eût-il le prestige de la MC93. J'imagine un fil nouant ensemble, sans ordre particulier ni hiérarchie, *D'autres vies que la mienn*e d'Emmanuel Carrère, *Un métier idéal* de John Berger et de Jean Mohr, *Louons maintenant les grands hommes* de James Agee et de Walker Evans, ou encore les séminaires de Michel Foucault au Collège de France consacrés au gouvernement de soi et des autres (particulièrement ceux des années 1981, 1982, 1983). Ma liste de livres associations ne s'arrête pas là. Sera-ce de l'écriture documentaire avec le plateau de théâtre pour cadre et horizon? Ou de l'écriture relevant à la fois d'une forme d'anthropologie pratique et de l'écriture « littéraire »? Ou quelque chose parcourant le spectre des possibles, y compris numériques?

Il n'est pas temps de choisir ni même de s'attarder sur ce point. Choisir le plus tard possible. Vivre l'expérience d'abord et, autant qu'il est possible, la vivre avec des gens, au milieu des gens.

-4- Les deux éducateurs en maraude me font entrevoir la possibilité, une fois assumée la fermeture des locaux de la MC93, d'étendre ma résidence sur l'ensemble du territoire de la ville de Bobigny, en chacun de ses quartiers, en accord avec celles et ceux en charge du soin aux populations. Leur demander une forme d'hospitalité en échange d'autre chose, de ce que je sais faire : regarder, écouter, être là au physique comme au moral, partager, respecter, questionner, patienter, durer, absorber, prendre des notes, écrire... Du potlatch appliqué. Deux ou trois semaines plus tard, je me risque au téléphone avec l'animateur de l'équipe des éducateurs de rue de Vie et Cité (quartier Karl-Marx), Tony Delabre. En gros je lui dis ceci : « Je ne viens pas vous voir pour que vous m'aidez, moi le bobo emprunté, l'intello/l'écrivain parisien forcément pas à son aise en territoire hostile, forcément coupable, à entrer en contact avec vos ressortissants en vue de rencontrer de vrais habitants, je viens vous voir pour vous. C'est vous qui m'intéressez. Je voudrais comprendre qui vous êtes et ce que vous faites à la condition que vous acceptiez ce que je suis, d'où je viens, que je ne sais pas encore ce que je vais faire des matériaux accumulés grâce à vous... » Que je vienne pour eux... L'approche lui plaît. Il le répète. C'est déterminant à ses yeux. Ce que je ne lui dis pas cependant, c'est le mot qui m'est venu à l'esprit, le mot poème. Il m'est venu un peu comme ça, poème, un air de Barbara, « La vie est un vivant poème... » Un poème pour plus tard. J'aimerais que le mot poème colore cette résidence, qu'il lui donne un ton, un air, un style, un mouvement, une liberté, une utopie, un espace de déplacements, de déterritorialisation. Foucault, encore lui, parle quelque part de l'émancipation comme une écriture de soi, et de l'écriture de soi comme l'acte de sa propre transformation. Du coup, par « poème », j'entends progressivement aussi, être toujours dans le temps d'après, le contraire du ressassement, du regret, de la misère en soi, de la tristesse. Ce qui vient après, c'est ce qui me redonne la main sur ma propre existence, le temps d'après, c'est le texte d'après, qu'il soit livre ou ne le soit pas. Le temps d'ici et maintenant, c'est l'expérience loyalement vécue. Loyalement signifiant : ne rien prendre aux gens, ne rien leur dérober qu'ils n'aient voulu me donner. Assez vite, en même temps que se précise l'objet de la commande de la MC93, j'appelle le livre à venir, puisqu'il est question d'un livre, grand poème social et littéraire. Hortense Archambault et moi sommes d'accord là-dessus, que de mon périple balbynien émerge d'une manière et par des chemins que nous ne connaissons pas un grand « poème » social et littéraire : il me semble dans l'après-coup que les attentats terroristes du 13 novembre 2015 ont élargi le spectre de nos ambitions. Il se trouve qu'à l'initiative du metteur en scène Lazare et de la MC93 se constitue après les attentats un groupe de réflexion post 13 novembre et que je suis invité à y participer.

-5- Des entretiens reprennent ou commencent sur cette base, la plupart du temps, ils sont productifs. Mes interlocuteurs sont sensibles à l'idée d'un bout de chemin fait ensemble, (compagnonnage, échange, paroles partagées), à mes interrogations/intuitions autour de la question du soin, au désir d'utopie partielle que je leur présente. Par utopie, j'entends que nous pourrions déspecialiser nos pratiques, mettre en commun ce qui nous est réellement commun. Je pense notamment à tout ce qui rapproche organiquement et politiquement le care et la culture, champ très peu exploré en France, la culture ayant depuis longtemps consommé sa rupture avec le « social réel » au nom de l'excellence, s'agissant de la culture subventionnée, ou au nom du marché, s'agissant de la culture industrielle. Plusieurs mois plus tard, au cours d'un échange informel avec l'historien Patrick Boucheron auquel je décris ma démarche empirique, celui-ci me parle de l'École de Chicago et de la pratique de l'observation participante par quoi elle se distingue. Je tombe des nues. Mon idée de départ de minirésidences avec chaque fois dans le viseur une thématique spécifique propre aux finalités de chacune des structures approchées (parentalité, alphabétisation, élaboration d'un projet social, réflexion sur le métier d'éducateur...) évolue au fil des mois. Beaucoup de mes petites planifications internes tournent court. Peuvent l'expliquer le manque de temps, la difficulté d'entrer dans l'espace-temps des uns et des autres, les réflexes de protection légitimes des structures ou de leurs personnels, l'incongruité de ma présence ou de ma pratique faite de non directivité et de passivité apparente, le sentiment que peut-être tout ça est du blabla au regard des urgences et de la nécessaire efficacité du travail... Je réalise que nombre des métiers concernés sont des métiers du faire et que ce faire comporte une part importante de procédure. Il n'y a rien là qui empêche vraiment, il me faut juste prendre acte que le temps des autres n'est pas le mien. Patience dans l'azur... À la fin du mois de juin 2016, sont entrés d'une manière ou d'une autre dans la dramaturgie des mutations la Maison des Parents (Étoile principalement), l'association d'éducateurs de rue Vie et Cité (Karl-Marx et Salvador-Allende principalement), le centre social CAF Le Village (Pont de Pierre), les Femmes-Relais (L'Abreuvoir), la bibliothèque municipale de Bobigny (bibliothèque de quartier Émile-Aillaud principalement), la MIRE (Mission locale, antenne de Bobigny), un regroupement informel d'assistantes sociales scolaires relevant de divers établissements. Naturellement approchée à plusieurs reprises, la maison des adolescents de l'Hôpital Avicenne, dite la Casita, n'a pas souhaité donner suite à ma proposition. Entre autres structures/associations devant être approchées en septembre 2016, l'association Sauvegarde 93, le Temple Sikh de Bobigny, le Rugby-club de Bobigny (section filles), l'UEA (Unité éducative d'activités de jour) de Pantin dans le cadre d'un projet co-produit avec Canal 93 (Bobigny). Cette mise en place un peu sinueuse des choses n'a de sens qu'en raison de la durée de cette résidence. Elle n'est pas exclusive des rencontres hasardeuses ou de nécessité ni des compagnonnages de fait.

Il y en a pas mal, il y en aura d'autres. Je pense à une écrivaine publique de la ville croisée au tout départ et dont le contrat de travail n'a pas été renouvelé, à la directrice de l'école primaire Marie-Curie, à une famille en passe de devenir famille d'accueil, à un gardien d'immeubles, à l'équipe de Canal 93, à la Librairie de Bobigny... Au cours de mes différents échanges, reviennent (mais pas toujours, j'insiste sur la nuance) sur le tapis d'une manière ou d'une autre, à un moment ou à un autre, un sentiment de fragilisation, l'expérience d'une délégitimation, de l'inquiétude face à l'avenir, la peur plus ou moins raisonnée de disparaître, le déconventionnement, les coupes budgétaires, la réduction des moyens et des effectifs, la précarisation des emplois, la lassitude de devoir répondre à des injonctions paradoxales de la part des tutelles, la sensation de n'être plus toujours soutenus par des usagers devenus consommateurs de services, des changements importants dans leurs comportements... J'observe que ces ressentis sont, sauf exception, davantage exprimés par des responsables que par des employés. Je note également la difficulté qu'il peut y avoir pour un travailleur social à se plaindre de sa propre situation par comparaison aux situations que vivent les usagers qu'il reçoit. D'un côté, être en première et souvent dernière lignes, tout en constatant son impuissance, de l'autre exercer ses missions dans un angle mort de la société, sans que cela se voie, le travailleur social étant peu ou prou devenu la voiture-balai de l'hypermodernité libérale.

-6- Cette résidence porte un titre : dramaturgie des mutations. Ce titre manifeste une intention : tenter d'y voir clair dans le contemporain à travers des formes écrites. Dramaturgie doit s'entendre ici comme nécessité de dire, d'élaborer, de figurer, de produire, de construire, d'écrire avec le souci ou le désir d'inventer des formes propres à rendre compte d'une réalité jugée digne a priori d'être rapportée ou racontée ou magnifiée ou chantée ou pleurée ou déplorée ou exaltée ou ou... Il entre dans le mot dramaturgie quelque chose de plus : un impératif d'ordres politique et artistique. L'artiste est avec les gens, du côté des gens, là où ils sont. Ce n'est pas qu'il ait à les évangéliser, ni à les éclairer sur ce qu'ils vivent (ils le savent mieux que quiconque), ni non plus qu'il soit à part (il est par bien des aspects lui aussi menacé d'effacement). C'est que sa place est à cet endroit. Point. Quant au terme « mutations », il recouvre indifféremment le changement récent de direction à la MC93, les importants travaux de rénovation en cours, les réflexions engagées par Hortense Archambault quant au devenir d'un théâtre public sur ce territoire-là, le changement de municipalité en 2014, la presque disparition (pour l'instant) du parti communiste sur Bobigny, l'effacement, sinon l'arasement, inéluctable en apparence d'un progressisme de type « ceinture rouge » tel qu'il s'est construit par étapes (entre-deux guerres/ l'après Seconde Guerre mondiale/les Trente Glorieuses), mais aussi de toute perspective pour l'instant néo-progressiste, le tout récent

basculement à droite de la région Ile-de-France, le renforcement de l'implantation d'un Islam revendiqué dans un contexte marqué par les attaques terroristes de janvier et de novembre 2015, un communautarisme ethnico-culturo-religieux en passe de devenir une norme sociale pour longtemps rédhitoire, un éloignement des populations vis-à-vis de la chose culturelle publique telle que pensée par un Georges Valbon (maire bâtisseur de Bobigny de 1965 à 1996), cet éloignement allant de pair avec un dépeissement symbolique progressif des politiques culturelles publiques, tant aux niveaux local que national... À ces changements spécifiquement balbiniens ou franciliens s'ajoutent les mutations propres à la société française et peu ou prou aux sociétés occidentales : crise à peu près générale des progressismes, montée en puissance de la question des identités et des nationalismes, impuissance revendiquée ou consentie de l'action publique, effets sur les pratiques culturelles de la révolution numérique ou de la globalisation néo-libérale, amplification de l'individualisme de masse, persistance d'un chômage de masse des jeunes, mise en échec du modèle d'intégration à la française, polarisation du débat intégration/assimilation, conflictualisation des rapports entre les classes moyennes et les classes pauvres, pétrification des positions sociales (que je préfère à la notion de panne de l'ascenseur social), accroissement inéduit des inégalités, contestation des élites, autonomisation des individus et des groupes sociaux, radicalisation du processus de digitalisation du monde et des individus (ou ubérisation) poussant à leur disparition toutes sortes de métiers et menaçant la socialisation des gens... La liste est extensible. Le chantier est infini.

-7- Le 18 février 2016, a lieu à la bibliothèque municipale Elsa-Triolet de Bobigny une soirée de lecture publique. Elle est organisée conjointement par la bibliothèque et la MC93. J'en suis l'auteur invité. Cette soirée marque l'officialisation de ma résidence. Elle matérialise obscurément la réflexion très embrouillée que j'ai engagée dès le mois d'octobre autour de l'idée de temps de restitution ponctuant rituellement et organiquement cette résidence, lui donnant son rythme et sa visibilité, permettant de dessiner des contours de plus en plus précis, de présenter ou d'affiner des hypothèses d'écriture, d'élargir la problématique du soin au culturel et, pourquoi pas, de nous rapprocher du plateau d'un théâtre³. Cette réflexion procède également du postulat selon lequel l'artiste résident doit donner quelque chose en échange de ce qu'il reçoit de son commanditaire, en l'espèce, la MC93, mais aussi de ce qu'il reçoit des gens qu'il rencontre. Jusque là, ce ne sont que des mots. Du coup, la soirée du 18 février à laquelle assistent quelque quatre-vingts personnes devient de facto le premier de ces temps de restitution. Comme d'habitude, au fil de ce voyage, je m'aventure, j'improvise. Tout me semble neuf. Inédit. Mobile. Agréablement instable. Parfois vertigineux.

C'est la première fois que je lis publiquement à Bobigny des extraits de deux de mes livres, les derniers parus, celui consacré à l'histoire des *Pronomades*⁴ et *L'Atelier des morts*⁵. Je combine à la hâte un petit programme d'extraits de l'un et de l'autre. Bien que différents, les deux livres se parlent. Presque une découverte. Grâce à une scénographie minimale mais très efficace, les techniciens de la MC93 contribuent grandement, et à ma grande surprise, à ce que cette lecture revête un caractère un peu exceptionnel. C'est une première absolue pour moi. Au cours de cette soirée, sont aussi présentés par Hortense Archambault et moi-même les enjeux et les axes de la dramaturgie des mutations. Quelque chose fait écho. Les gens sont émus. Je flotte. Je pourrais prendre peur. D'abord appelés Potlatchs dans mes notes à la MC93, ces temps de restitution mutent à leur tour. Bientôt, je les appelle banquet. Banquet, c'est beau, c'est net, c'est franc, c'est multiple, repas de noces, tablées, cinéma italien, familles et cousinages, nappes blanches, chansons, danser, voler sur les parquets de bal, Cimino, Platon et sa caverne, dire à n'en plus finir, jusqu'à perdre haleine, ne pas être seuls, combattre l'air du temps, penser, partager, être vivants... Il y en aura chaque, un par saison, quatre poèmes vivants, chacun aura sa forme, son esprit, ses enjeux spécifiques, son lieu particulier, jamais le même, là où je suis accueilli et où je rencontre les gens. Il y aura chaque fois de la nourriture et autre chose, comme des lectures publiques, peut-être des débats, peut-être des chercheurs, peut-être des questionnements apportés par les acteurs sociaux de Bobigny ou d'ailleurs, de la danse peut-être, de la musique peut-être... Chaque fois, la MC93 s'associera à d'autres structures de quartier, égalité des droits et des devoirs. Comment on fait tout ça ? Premières réponses avec le centre social de la CAF du Pont de Pierre, Le Village, où je passe deux semaines full time au printemps. Le premier des quatre banquets a lieu ici, le 4 juin, c'est l'après-midi, impossible d'organiser le dîner prévu initialement en raison des dates du ramadan, on a donc appelé cela : grand goûter sous les arbres. Autour de la MC93 et du Village, se sont agrégés la Maison des parents de L'Étoile, la compagnie Sirènes, les associations de quartier Bouquet de loisirs et Tout azimut et le Bibliobus. Tous âges confondus, sont présentes environ cent personnes, majoritairement des femmes et leurs enfants. Dans le petit square situé devant le centre social, je lis le « Discours aux habitants » que j'ai écrit pour la circonstance. Il m'en a coûté. Je me présente à ces gens comme écrivain, je leur dis d'où je viens, je leur explique pourquoi je suis là et ce qui m'anime. Me placer ainsi au centre du jeu n'est pas du tout ce que j'avais imaginé. J'y suis poussé, l'épée dans les reins, par plusieurs de mes partenaires, dont le directeur du centre social. Jamais fait ça de ma vie. Jamais dit ça comme ça, devant des gens que je ne connais pas, et même devant des gens que je connais, salut, me voilà, je suis écrivain. Or c'est justement ce qu'il fallait faire ici, tête et voix hautes. Certitude immédiate et partagée par nombre des présents. Preuve en est qu'après mon adresse aux habitants, des voix se lèvent dans l'assistance.

Des femmes surtout se jettent à l'eau, quelques hommes finissent par les suivre. Des voix, des pensées, des corps qui se disent, disent qui ils sont, d'où ils viennent, pourquoi ils sont là. De quoi trembler. C'est ce qui restera. Après le discours et les prises de parole, le grand goûter. À l'intérieur du centre social, un somptueux buffet de pâtisseries fabriquées par des femmes du quartier lors de trois ateliers d'anthologie animés par Emmanuelle Augereau de la MC93, un atelier de peinture pour les enfants qui ne désemplit pas. Dehors, le Bibliobus tourne à plein régime, les tables de kermesse ont été alignées, des bancs de part et d'autre. On bavarde. On se gave de sucreries. Une femme me dit en riant, « Je n'ai pas envie de rentrer chez moi ! » Ses compagnes approuvent. Dans mon esprit, il s'agit, le disant ou ne le disant pas, de construire une communauté d'intérêts par coalescence dont la MC93 serait le catalyseur et/ou le principe unificateur, ou encore la tête de réseau, mon intuition étant qu'elle (la MC93) ne pourra plus jamais n'être que lieu de monstration d'une excellence artistique auto-limitante, mais lieu de vie, lieu d'échange et de partage des connaissances et des expériences, lieu d'élaboration d'une pensée concrète, université informelle du contemporain. Peut-être irons-nous jusqu'à refonder dans et pour le contexte d'aujourd'hui les principes et les pratiques de l'action culturelle placée au cœur — et non plus à la marge — du réacteur. En même temps qu'il est une expérience, le banquet est aussi une boîte à outils mise à la disposition de la MC93 et des partenaires de la dramaturgie des mutations. Prochain banquet en octobre sur le quartier de L'Abreuvoir. Il associe les Femmes-Relais, la bibliothèque de quartier Émile-Aillaud et la MC93. Il est question cette fois d'un dîner de travail réunissant principalement les professionnels du soin impliqués d'une manière ou d'une autre dans le projet.

-8- Implicite au départ, comme une possibilité encore vague, le recours à l'image⁶ dans le développement de la dramaturgie des mutations est d'abord laissé de côté. Il surgit en force en même temps que se réalise concrètement quelque chose du projet et qu'apparaissent concomitamment mes vraies grandes premières interrogations. Elles concernent le réel des institutions ou structures partenaires, le possible et le moins possible, les résistances, le choc des temporalités, les crises internes, la mise à l'épreuve de ma patience... Je pourrais m'obstiner, vouloir précipiter les choses alors qu'il faut ouvrir encore et encore, agrandir, élargir, contourner, risquer d'autres intuitions, inventer d'autres gestes. Épouser les formes du réel, sinon le magnifier, plutôt que le brutaliser. Il me semble qu'un matin, à peu près dans la même période, je me réveille avec la sensation aussi tranchante qu'une lame qu'être seul à mener cette aventure ne peut pas être un but en soi. Il n'y a pas d'artiste omnipotent... L'image, car c'est à elle que je commence à penser sérieusement, est tout autant un élargissement naturel du projet, son expansion physique, qu'une riposte à mes impatiences ou à ma peur de l'impuissance. Un dépassement autant qu'un antidote.

C'est un acte qui change la donne. Les Grecs anciens avaient un concept magnifique pour désigner ce mouvement paradoxal de la réflexion humaine : la mêtis ou l'intelligence rusée (celle d'Ulysse ou d'Hermès par exemple). Fin de l'hiver 2015-2016, j'en viens à me dire qu'il faut ouvrir un nouvel espace dans le projet, inventer une libre échappée, une ligne de fuite, un espace de jeu, un autre récit, quelque chose aussi qui permette d'échapper au face-à-face ou à une trop grande personnalisation du projet. Complice et ami, co-show-runner de « La Vérité » (festival d'Aurillac 2015), le photographe et vidéaste Vincent Muteau entre alors en scène. Il est le chevalier blanc de l'histoire, le joker. Je lui raconte tout ça. Il s'en amuse. Il entre dans la danse. Avec le recul, notre idée du Grand Saut, d'un grand saut, vient de là. Il n'y a pas que les mots qui pensent. Il ne peut jamais n'y avoir que les mots qui pensent.

Entre temps, sur les conseils de Catherine Boskowitz, toute nouvelle camarade et complice dans cette cartographie balbinienne encore largement en devenir, je lis *Les passagers du Roissy-Express* de François Maspéro, photographies d'Anaïk Frantz. Outre qu'elle est un éblouissement, cette lecture réactive en moi l'incroyable force de vivre que je me rappelle avoir trouvée au début des années quatre-vingt dans la lecture d'un autre livre encore plus féérique, *les Autonautes de la cosmoroute* de Julio Cortazar et Carol Dunlop. Voyager, bouger, élargir l'angle de vue des paysages contre les paysages eux-mêmes. Une chose sort de là : que la fable ne soit pas absente du livre auquel je songe. Très vite, le Grand Saut est avec les banquets et le grand poème social et littéraire à venir, la partie la plus visible de la dramaturgie des mutations. Il a pour objet de réaliser une série de photographies des professionnels du soin sollicités dans le cadre du projet depuis le commencement et une trentaine de petits films vidéo représentant un saut filmé au ralenti/exécuté par les mêmes, cette fois en petits groupes et manipulant un accessoire de théâtre ou utilisant/détournant un élément de costume, l'un et l'autre prélevés dans les réserves de la MC93. Nombre de lecteurs l'auront compris, les grandes ailes du photographe américain Philippe Halsman, père et maître s'il en est de la jumpologie, planent au-dessus de nos têtes. J'étais seul à bord. Nous sommes devenus deux. Avec ces photographies et ces objets filmés, nous voulons garder trace de toutes les personnes rencontrées au fil de l'avancement du projet. C'est extrêmement important. Nous voulons aussi constituer l'amorce d'une collection d'images pour la MC93 (libre à elle de poursuivre cette démarche avec d'autres catégories d'habitants et d'acteurs locaux). Enfin, nous voulons faire entrer symboliquement dans la maison MC93, lors de sa ré-ouverture, via une exposition encore à définir, tous les professionnels du champ social ayant participé à la dramaturgie des mutations. Ainsi, seront manifestés solennellement l'enjeu et le sens de ce projet, à savoir œuvrer loyalement et sans orgueil au rapprochement de la MC93 et des habitants de Bobigny par inclusions successives.

Daniel Conrod, juillet 2016

³ Très présente les premiers mois de ma résidence, cette perspective du plateau de théâtre comme horizon s'est progressivement éloignée (mais non effacée) de ma pensée. En réalité, elle s'est déplacée. Elle a muté. Je ne sais pas en dire plus pour l'instant, sinon que j'expérimente au fil de la résidence la nécessité pratique d'une scénographie minimale lors de chacune de mes prises de parole en tant qu'auteur.

⁴ *Pronomade(s) ou la petite fabrique d'humanité* – Pronomade, Centre national des arts de la rue Haute-Garonne

⁵ *L'Atelier des morts*, Éditions Buchet/Chastel

⁶ On peut tout autant se dire que le son (recueil de paroles, récits de vie...) devrait logiquement trouver sa place à l'intérieur de la dramaturgie des mutations.

⁷ *Les passagers du Roissy-Express*, Éditions Point

⁸ *Les Autonautes de la cosmoroute*, Éditions Gallimard



Fouzia El Madkour, référente famille au centre social Le Village

Discours aux habitants et aux voisins

L'un des plus anciens poèmes écrits par un être humain raconte l'errance d'un homme de retour de la guerre, cela se passe sur les mers déchainées quelque part entre la Turquie et la Grèce au VIII^e siècle avant notre ère, cet homme s'appelle Ulysse, son voyage est chargé d'épreuves et de malheurs, il dure dix ans, dix ans durant lesquels Ulysse ne cesse de perdre son chemin jusqu'à ce que les dieux, maîtres des cieus infinis et de la destinée des hommes, acceptent qu'il rentre enfin chez lui et retrouve son épouse, son père et son fils. Trois questions reviennent en boucle au cours de l'exil d'Ulysse sur les mers, trois questions toujours posées ensemble, trois questions parmi les plus courantes, les plus importantes aussi, auxquelles un être humain ait à répondre au cours de son existence, quel est ton nom, qui sont tes parents, quelle est ta ville (ville désignant à la fois le lieu et ceux qui l'occupent, les habitants, la famille élargie, les voisins...) ? Le poème s'appelle *l'Odyssée*, on dit qu'il a été écrit par un certain Homère, il raconte à travers des récits imagés la traversée de la vie humaine, celle des anciens comme la nôtre aujourd'hui, les poètes et leurs poèmes servent d'abord à ça, raconter la vie humaine.

Bonjour à chacune et à chacun d'entre vous et sincèrement merci d'être venus en nombre, vous n'y étiez pas obligés, vous ne me connaissez pas, vous avez vos propres occupations. Je m'appelle Daniel Conrod, je me présente à vous comme écrivain, je n'ai jamais fait ça devant autant de gens, j'ai toujours utilisé d'autres mots que le mot écrivain pour dire ce que je suis, ce que je fais, j'avais honte, j'avais l'impression de trahir les miens, je viens d'une famille où l'on ne se met pas en avant, où l'on doit rester à sa place, j'ai le trac, c'est pourquoi vous voyez derrière moi cinq silhouettes en contreplaqué, elles représentent de vrais habitants de Pantin, elles ont été réalisées par les artistes de la compagnie Sirènes dans le cadre de son nouveau projet, Passerelles, j'ai voulu qu'elles soient derrière moi pour être un peu moins seul tandis que je vous parle, il faut toujours avoir des alliés, dans toutes les circonstances de la vie, si je suis là, face à vous un samedi après-midi de juin, ce n'est pas pour faire le beau, ça me coûte d'occuper la place centrale, d'être regardé par autant de personnes, en général, un écrivain est plus à l'aise à sa table de travail, à l'abri des regards, si je suis là, c'est parce que j'ai besoin de rencontrer votre cœur et votre pensée, de vous parler, de vous convaincre, d'être parmi vous, beaucoup de choses nous séparent certainement, nos vies sont très différentes, beaucoup de choses nous rapprochent aussi, tous nous avons des parents, tous nous sommes nés quelque part d'une mère et d'un père, tous nous désirons avoir une vie meilleure, digne, belle, heureuse, tous nous appartenons à un peuple, tous, femmes, hommes, enfants, jeunes ou vieux, valides ou malades, nous voulons être entendus, considérés et aimés.

Vous dire ce que je fais là n'est pas simple, je vais donc vous proposer de remonter le temps avec moi. J'habite à Paris dans le XVIII^e arrondissement, entre Marx Dormoy et la Porte de La Chapelle, vous êtes nombreux à connaître ce quartier de Paris, c'est l'une des principales portes d'entrée de ce pays appelé France, je suis arrivé à Paris en 1973, sans travail ni qualification ni logement, j'avais 21 ans, je voulais faire ma vie, dans la même journée, j'ai trouvé un emploi non qualifié dans un bureau et une chambre de bonne dans les beaux quartiers, non pas parce que j'étais plus malin qu'un autre, loin de là, j'étais un jeune homme timide, je ne savais rien faire, septembre 1973, beaucoup parmi vous n'étaient pas nés, c'est la fin de ce qu'on a appelé les Trente Glorieuses, il y avait encore du travail pour à peu près tout le monde, de la croissance économique, un jeune avait des opportunités, on avait en tête de changer la vie et la société, 1968 était encore proche, on avait la certitude qu'on y parviendrait, on n'y est pas arrivé. Je suis né dans le Jura, en Franche-Comté le 9 juin 1952, j'aurai 64 ans dans quelques jours, ma ville natale s'appelle Arbois, c'est la campagne, pas très loin de là, la Suisse, l'Allemagne. Arbois compte un peu plus de 3 700 habitants, on y cultive la vigne, on y fabrique du vin, c'est encore un beau et vrai et noble pays, les gens y sont droits et rugueux, lorsque j'étais enfant, il y avait des usines dans cette ville, surtout familiales (menuiserie, tournerie, mécanique, scieries...), il n'y en a plus aucune, plus d'ouvriers non plus, il y avait aussi des paysans, des fermes, des animaux un peu partout, tout ça a disparu, il n'y a plus que le commerce du vin et le tourisme, beaucoup de gens là-bas ont le sentiment qu'ils sont condamnés à disparaître à petit feu, comme ont disparu les usines et les fermes, les gens de la campagne souffrent comme souffrent les gens de la ville, un écrivain, ça sert aussi à ça, comprendre la souffrance des gens, l'espoir qu'ils ont perdu, leurs défaites, leurs peines.

Au départ, il y a Marie ma mère et Léon mon père, Marie est morte en 1955, elle avait 47 ans, Léon, en 1988, il en avait 80, Marie était comme on dit femme à la maison, Léon, employé de bureau à l'EDF, je suis le dernier de leurs enfants, le dixième, à l'époque, dans le Jura, il y a encore beaucoup de familles nombreuses, c'était une fierté pour les gens, une bénédiction, mes parents étaient très pieux, la religion comptait dans leur vie, comme dans la vie de leurs parents et des parents de leurs parents, il n'y avait pas de richesse dans notre famille, il n'y en a jamais eu, si je remonte un peu dans le temps, je vois se dessiner un peuple d'employés, de concierges, de gardes-champêtres, de paysans, de marchands ambulants, d'épiciers de village, de gens modestes, pour ce que j'en sais, ils étaient simples, rudes, travailleurs, la guerre de 14-18 a fait des ravages parmi eux, comme dans la plupart des familles, je vois sur les photos anciennes des gens habillés en noir, ils ont le visage triste, ça vient de là, ça vient aussi de la fatigue du travail, des corps trop tôt lessivés, de la difficulté qu'il y avait à gagner sa vie, à nourrir sa famille, de ma ville natale, je me rappelle l'école primaire, la sciure de bois sur les planchers, la période des vendanges, les jours de neige, les soirs d'été qui n'en finissent pas, les feuilles d'automne dans lesquelles j'enfonçais mes pas, les cérémonies civiles et religieuses, durant toute mon enfance, j'ai entendu parlé de la guerre, la Seconde Guerre mondiale, un de mes oncles avait collaboré avec les Allemands, la guerre d'Algérie, deux de mes frères ont été appelés là-bas, ils n'en ont plus jamais reparlé, durant toute mon enfance, j'ai entendu parler de la guerre, sous la table ou derrière les portes, j'écoutais les adultes chuchoter, la guerre revenait très souvent dans leurs conversations, il y a eu trois guerres en moins de cinquante ans, la Première Guerre mondiale commence en août 1914, la guerre d'Algérie se termine avec les accords d'Evian signés le 18 mars 1962, ce sont toutes ces choses mélangées qui finissent par fabriquer un écrivain, c'est-à-dire quelqu'un pour qui les mots, le langage sont capables de raconter les choses de la vie, les plus simples comme les plus compliquées, les belles autant que les laides, celles du dedans, ce qui se passe à l'intérieur des maisons, comme celles du dehors, ce qui se passe au dehors des maisons.

Je suis un boiteux, c'est une manière de m'exprimer pour dire que j'ai grandi de travers, comme j'ai pu, ne pas connaître sa mère, c'est avancer dans la vie avec une seule jambe, ce sont des choses qui comptent, j'ai haï mon père durant toute mon enfance, mon adolescence et ma vie de jeune adulte, j'étais en révolte contre lui, une autre sorte de guerre, j'ai même écrit plus tard un roman pour la raconter, cette guerre, c'est un livre en grande partie raté, mais il existe, c'est déjà ça, aujourd'hui, je suis en repos avec mon père, j'ai compris le chagrin qui a été le sien, nous avons signé la paix des braves, par-dessus le silence de la mort, la paix, c'est ce qui permet à l'écrivain de consoler les vivants et les morts, ça sert aussi à ça, un écrivain, à trouver les mots de la consolation, à les dire au nom de tous, surtout de ceux qui ne les ont pas, ces mots-là, l'une de mes sœurs, celle à laquelle je suis le plus attaché parce qu'elle s'est occupée de moi après la mort de notre mère, me dit souvent ceci, elle a 81 ans, c'est une femme qui réfléchit beaucoup, « en écrivant tes livres, tu t'occupes de ce que nous ne pouvons pas faire, même si je n'aime pas tout ce que tu écris, même si nous avons des désaccords, pour moi, c'est important que quelqu'un le fasse, que tu le fasses, j'ai toujours pensé au fond de moi que c'est ce que tu ferais de mieux dans ta vie, alors continue », un écrivain est souvent quelqu'un qui fait quelque chose que les autres ne peuvent pas faire, ou ne veulent pas faire, parce que le chemin pour le faire est difficile, parfois aride, mais attention, cela ne fait pas de lui un être supérieur, au-dessus des autres, bien au contraire, cela lui donne des responsabilités particulières.

Comme tout le monde ou presque, j'ai travaillé pour gagner ma vie, j'écrivais des livres quand je pouvais, aucun de ces livres ne m'a permis de gagner de l'argent, en près de quarante-deux ans d'activité professionnelle, j'ai exercé cinq métiers différents, j'ai été deux fois au chômage, je suis un produit de la formation permanente en entreprise, les quinze dernières années de ma vie professionnelle, j'ai été journaliste dans un magazine culturel, durant cette période, j'ai beaucoup écrit sur les relations entre le culturel et le social, la culture et les gens, la culture populaire sous toutes ses formes, la culture des banlieues, l'éducation populaire, l'histoire de l'immigration, les initiatives de toutes sortes dans les quartiers, j'ai fait beaucoup de reportages en Afrique sur ces questions, Guinée-Conakry, Rwanda, Afrique du Sud, Mozambique, Madagascar, Algérie, Angola, Bénin, Cameroun..., je fais partie d'une histoire qui remonte loin dans le temps, j'appartiens à une génération de militants culturels qui s'est battue pour l'accès de tous à la connaissance, au savoir, aux arts, à la lecture,

à la beauté, à l'exercice de la pensée libre, à la formation permanente tout au long de la vie, avant nous, beaucoup d'autres s'étaient battus pour les mêmes causes, plus que nous, souvent au péril de leur vie, je pense notamment aux mouvements de résistance durant la Seconde Guerre mondiale qui avaient placé la culture et l'éducation tout en haut des enjeux de la reconstruction de ce pays, dans les années 70 - 80 quelque chose s'est progressivement désarticulé à l'intérieur de la société, cette façon de voir les choses telle que je l'ai décrite a perdu du terrain, il y a eu les bouleversements économiques et technologiques, le recul des idées de progrès, le chômage de masse, particulièrement le chômage des jeunes qui est la honte de ce pays, le développement de la précarité sous toutes ses formes, la panne de l'ascenseur social, l'individualisme, le culte de l'argent, de la puissance, de la brutalité, du « moi je », le repli des communautés sur elles-mêmes, la peur de l'autre sous toutes ses formes s'est insinuée dans nos cœurs et nos pensées comme un poison, le monde a changé, il continue de changer, ces changements nous transforment en profondeur, que nous le voulions ou non, le meilleur et le pire se mélangent, nous sommes un peu perdus, et pourtant, je continue de penser que l'accès à la culture, aux arts et à la connaissance est une porte d'entrée universelle, qu'elle l'est encore plus pour ceux qui n'ont rien ou pas grand-chose, d'une certaine manière, c'est ce qui explique ma présence aujourd'hui parmi vous et ces dernières semaines au centre social Le Village, que je remercie pour son hospitalité. Depuis le mois d'octobre dernier, à l'invitation de la Maison de la Culture (MC93) à Bobigny et de sa nouvelle directrice Hortense Archambault, j'ai entrepris une grande enquête de terrain sur ce que j'appelle les métiers du soin, c'est-à-dire les métiers dont l'objet est de s'occuper d'une manière ou d'une autre des gens, de nous, ces métiers du travail social regroupent les éducateurs et éducatrices de rue, les éducateurs et éducatrices spécialisés, les assistantes sociales, les médiateurs et médiatrices interculturels, les conseillères en parentalité, les animateurs et animatrices sociaux, les conseillers et conseillères d'orientation professionnelle..., la liste n'est pas close, j'y ai même ajouté des bibliothécaires, une écrivaine publique, un gardien d'immeubles et une famille d'accueil, arrêtons-nous un instant, que deviendrions-nous sans eux, sans eux, quel serait le visage de la société ? Pourquoi je me suis intéressé à ces métiers ? Pourquoi m'être engagé dans cette vaste enquête que personne ne m'a demandée ? D'abord tous ces métiers sont de beaux métiers, grâce auxquels notre vie à tous au jour le jour, votre vie sur ce quartier, sont rendues moins difficiles, souvent plus heureuses, ce sont les métiers les plus au contact des populations les plus fragiles, les plus exposées aux violences de notre temps, ce sont des métiers mal connus, mal considérés, mal payés, alors qu'ils nous permettent de continuer de vivre ensemble dans une même société, sans nous battre ni nous tuer, de résoudre nos difficultés, de sortir de notre isolement, de rencontrer les autres, voilà pour mes raisons principales, j'ai quelques raisons plus intimes, mais il n'est pas encore temps de les dire publiquement, alors depuis le mois d'octobre dernier, je suis allé à la rencontre de toutes sortes de gens dans les différents quartiers de Bobigny, les médiatrices interculturelles des Femmes-Relais de l'Abreuvoir, les éducateurs et éducatrices de rue de Vie et Cité à Karl-Marx et à l'Étoile, les conseillères en parentalité et les éducatrices de la Maison des parents à Berlioz et à l'Étoile, les bibliothécaires de la bibliothèque de quartier Émile-Aillaud, les conseillers et conseillères professionnels de la Mission locale, les assistantes sociales scolaires des établissements scolaires de Bobigny..., d'autres lieux, d'autres métiers ont été ou seront approchés, ma démarche auprès de ces gens est toujours la même, je frappe à leur porte, je leur dis qui je suis, comme je le fais avec vous aujourd'hui, et pourquoi je viens les voir, je leur demande de me donner un peu ou beaucoup de leur temps, alors mon travail commence, à partir d'entretiens, d'observations de terrain, de rencontres informelles, de recherches, de lectures, comme je l'ai fait ces dernières semaines et vais continuer à le faire avec les travailleurs sociaux du Village, mes interrogations sont un peu toujours les mêmes, dis-moi ce que tu fais, dis-moi comment tu le fais, dis-moi pourquoi tu le fais, plus tard, un livre racontera ce voyage, car il s'agit d'un voyage, ce livre, je voudrais qu'il soit beau, qu'il soit honnête, qu'il donne de la force et de la fierté, mon rêve, car j'ai un rêve, que ce livre raconte une autre ville que le Bobigny des médias et des faits divers, quelque chose qui fasse qu'on se dise, tiens, j'aurais jamais imaginé ça, tiens, je n'y avais pas pensé.

Quel rapport entre tous ces métiers et une maison de la culture ? Une maison de la culture s'occupe des habitants d'une ville, c'est la première de ses responsabilités, prendre soin de la population, si la Maison de la Culture à Bobigny a été loin de ses habitants, elle souhaite aujourd'hui se rapprocher d'eux, entrer en dialogue, c'est le désir de sa nouvelle directrice et de son équipe, c'est un long chemin qui commence, comme à l'intérieur d'une famille éclatée, durant des années, on a vécu séparément, chacun de son côté, on se rend compte que ça n'est pas bon d'être aussi loin les uns des autres, alors il faut réapprendre à vivre ensemble, à se comprendre, à se taper sur l'épaule, à prendre des nouvelles les uns des autres, à savoir ce qui s'est passé dans la vie de chacun depuis le temps qu'on ne s'est pas vu, c'est un peu ce que je fais, je prends des nouvelles et je les colporte, j'ai dit plus haut que la culture et le social doivent rester attachés ensemble, sinon c'est le tissu humain de la société qui se déchire, comme un corps qui serait divisé en deux, une maison de la culture, ce ne sont pas que des spectacles sur une scène de théâtre, ce sont aussi des gens qui travaillent là, qui habitent là ou pas loin de là, ce sont des expériences communes, des envies d'artistes de faire autre chose que des spectacles, ou de les faire autrement, ailleurs, plus près des habitants. Pourquoi ce goûter sous les arbres ? Parce qu'un goûter sous les arbres, c'est beau, rien que l'idée fait rêver, pour que vous sachiez ce qui se fait sur votre ville et dans votre quartier, pour vous permettre de connaître et de rencontrer d'autres acteurs de la ville de Bobigny que ceux auxquels vous êtes habitués, pour que vous ne soyez pas surpris de voir circuler ici ou là un écrivain ou tout autre espèce d'individu un peu bizarre, pour que vous puissiez devenir à votre tour acteurs d'une histoire commune, pour que vous puissiez vous dire, oui, après tout, pourquoi pas ?

Voilà, j'ai commencé avec l'exil, j'ai parlé de la guerre, de mes parents, de ma ville, de mon enfance, du monde actuel, des mots de la consolation, j'ai parlé de mon travail, de l'amour des mots, j'ai parlé de la poésie : poésie vient d'un mot grec qui veut dire faire, écrire, c'est faire, comme cuisiner, comme faire des gâteaux, comme organiser un grand goûter sous les arbres, comme s'adapter à faire autre chose que ce qui a été prévu à cause d'une météorologie défavorable, écrire cuisiner, c'est un peu la même chose, nourrir les autres, mon regard droit dans vos yeux, je voudrais vous dire encore cela qui est la vérité, que l'écriture m'a plusieurs fois sauvé la vie, que sans cet amour de la langue qui me porte, je ne me sens pas capable d'être un homme debout. Avant de conclure, je veux adresser un salut très spécial, très chaleureux aux deux groupes de dames qui apprennent ou perfectionnent le français, la langue encore, dans le cadre des activités d'alphabétisation et de conversation organisées par le centre social Le Village, avec l'aide de Anne-Marie, de Dala, de Fatima, de Yasmine et de quelques autres encore, à elles toutes, j'adresse mon respect et mon admiration, à tous ceux présents ici, dont je suis, qui n'ont pas eu à changer de pays, je dis, le feriez-vous, le ferions-nous, je salue également les femmes qui ont accepté de participer à un atelier pâtisseries sous la houlette de Emmanuelle Augereau de la Maison de la Culture, toutes, elles sont mes sœurs en poésie, au moment de conclure, je voudrais vous inviter à vous occuper sans relâche, avec le plus grand soin, la plus grande vigilance, des lieux publics, des maisons sociales, des espaces communs, des maisons des adolescents, des maisons des parents, des maisons des femmes seules, de toutes les maisons ouvertes, maisons offertes, maisons de l'hospitalité, maisons de la réparation, maisons de la parole libre, maisons de la générosité, maisons du respect, maisons du rire, maisons de théâtre, maisons de la pensée, maisons de la république, toutes ces maisons qui nous rattachent à notre propre maison, comme s'il s'agissait d'un seul et même corps, et font que notre propre maison peut regarder le monde alentour, avec un peu moins de crainte, avec, face à elle, un paysage beaucoup plus vaste, car ces lieux peuvent disparaître, à force d'être méprisés ou maltraités par les politiques publiques ou négligés par leurs usagers, c'est-à-dire chacun d'entre nous, alors nous autres, ceux que j'appelle avec fierté les gens du commun, les gens de la communauté humaine, n'aurons plus rien, sinon nos toutes petites maisons individuelles et rabougries pour pleurer, ou ronger le sol de notre colère, alors prenons soin de ces maisons, prenons soin de nous, aimons ce que nous avons entre les mains, veillons, occupons-nous avec nos propres forces de ce dont nous avons à nous occuper, inventons, tenons-nous debout, droits et dignes, faisons ensemble le plus qu'il est possible, merci à vous...

Daniel Conrod

Ce texte a été lu par Daniel Conrod à l'occasion du premier banquet le 4 juin 2016 au centre social Le Village de Bobigny.